

Bernanos chrétien et écrivain : une biographie sommaire

Frédéric Baudin

1. La foi de l'enfant : 1888-1904



Le berceau familial fut aussi celui de la foi du jeune Bernanos : une famille catholique, une mère dont la piété est profonde, la fréquentation assidue de l'église et de ses représentants — on accueille souvent des prêtres à la maison —, une éducation religieuse traditionnelle qui laisse cependant un espace de liberté et de rêve pendant les vacances à Fressin, une première communion à l'âge de douze ans, qui déposera une semence incorruptible dans le cœur de l'enfant :

« J'ai pensé à me faire missionnaire, et dans mon action de grâces, à la fin de messe de première communion, j'ai demandé cela au Père, comme unique cadeau¹. »

Les études secondaires dans diverses écoles religieuses imprimeront un souvenir plus mitigé : l'enfant n'est pas toujours à son aise au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs à Paris, dans la société des garçons de son âge qui le font souffrir et parmi ses professeurs qui éprouvent quelque difficulté à le comprendre.

A Bourges, où il entre en rhétorique au petit séminaire Saint-Célestin, il se détend et devient cabotin à l'occasion, il noue une confiante relation d'amitié avec son professeur de lettres, l'abbé Lagrange. Mais il reste soucieux, déjà hanté par l'angoisse de la mort depuis plusieurs années :

« Depuis longtemps — à cause de ma jeunesse malade et des précautions qu'on me faisait prendre — je crains la mort, et par malheur, peut-être mon ange gardien dirait-il par bonheur, j'y pense toujours. La plus petite indisposition me semble le prélude de cette dernière maladie, dont j'ai si peur. Et ce sont des mélancolies sans fin, contre lesquelles je n'avais pendant longtemps, et encore l'année dernière, qu'un remède : m'étourdir². »

C'est pour Bernanos, au sortir de l'adolescence, l'heure d'un premier bilan et l'affermissement d'une vocation : la promesse de la première communion, mise en veilleuse pendant quelques années, jaillit du cœur avec plus de force et de lucidité :

« Ai-je perdu ma vocation par ma faute ? Ai-je jamais eu autre chose que de la sensibilité, je ne sais, mais toujours est-il que ma voie, il me semble, n'est point de ce côté. Ce que je veux dire, en me disant revenu aux idées de ma première communion, c'est que je reconnais plus que jamais que la vie, même avec la gloire, qui est la plus belle chose humaine, est une chose vide et sans saveur quand on n'y mêle pas, toujours, absolument, Dieu. D'où il m'apparaît logiquement que, pour être heureux, il faut vivre et mourir pour lui, aidant à ce que son règne arrive selon votre âge, selon votre position, vos moyens, votre fortune, vos goûts. Et ainsi je n'aurai plus peur de cette affreuse mort³... »

¹ *Lettre au Père Lagrange*, mars 1905, Appendices, II, in *Essais et récits de combats*, op. cit., p. 1727.

² *Ibid.*, p. 1727

³ *Ibid.*, p. 1728.

Bernanos n'a donc pas perdu sa vocation, il pressent seulement qu'il la réalisera autrement que dans le sacerdoce. Il sait déjà que ses « beaux rêves », sont des « bagatelles offertes à Dieu qui les transfigurera ». Il s'étonne d'avoir l'imagination fertile, d'être « sensitif, imaginaire, et surtout sentimental [...] romanesque, chérubinisant⁴... »

Mais la voie lui semble plus claire, et c'est l'heure des premiers choix :

« C'est à cause de ces résolutions que je n'ai pas voulu me lancer dans le commerce. [...] Je suis décidé à faire mon possible pour obtenir cette grâce dont je vous ai parlé, et que j'ai demandée le jour de ma première communion ; et je vous le répète, si je ne choisis pas le commerce, c'est parce qu'il me semble que ma voie n'est pas là, et qu'en ayant cette position j'en arriverais vite à faire mes adorations au veau d'or, ce qui serait tomber bien misérablement. Si je n'ai pas l'intention de me faire prêtre, c'est d'abord parce qu'il me semble de ne pas en avoir la vocation, et qu'ensuite un laïque peut lutter sur bien des terrains où l'ecclésiastique ne peut pas grand-chose⁵. »

Il a enfin le pressentiment très net de sa vocation d'écrivain, appelé à maîtriser « cette diablesse d'imagination qui trotte dans le "bleu" défraîchi depuis quelques milliers d'années qu'on s'en sert⁶. » Mais il lutte déjà contre la tentation d'écrire à seule fin d'être admiré et reconnu :

« Et voilà les tentations du diable dilettantisme qui paraissent : faire de jolis livres pour de jolis yeux dans une jolie maison⁷... »

Bernanos lit beaucoup, depuis l'enfance, il a ses maîtres : Pascal, Balzac, Barbey d'Aurevilly, Hello, Bourget ; il admire « de tout son cœur, les vaillants de l'Action française⁸. » Il écrira bientôt ses premiers « romans », de courtes nouvelles à l'esprit chevaleresque, mais il lui faudra attendre de longues années avant de réaliser, comme il l'écrira plus tard à un jeune poète berrichon, cette « vocation d'écrivain qui est souvent — ou plutôt parfois — l'autre aspect d'une vocation sacerdotale. »

Le mot « vocation » n'est pas trop fort, Bernanos l'utilisera souvent pour justifier son engagement de romancier, puis de polémiste, tout en refusant le titre d'« écrivain » pris dans son sens habituel : « Non, je ne suis pas un écrivain. [...] Je ne repousse d'ailleurs pas ce nom d'écrivain par une sorte de snobisme à rebours. [...] Toute vocation est un appel — *vocatus* — et tout appel veut être transmis⁹. »

Le théologien Hans Urs Von Balthasar résumera bien la position de Bernanos :

« Il cherche le lieu théologique qui, dans cette perspective [sa vocation], doit être le sien à l'intérieur de l'Église. Il est l'annonciateur, le prédicateur, le missionnaire, mais il n'a aucun rang dans la hiérarchie ; son rôle est seulement en quelque sorte de parler au nom du peuple ; Dieu l'a destiné à représenter le sens commun de l'Église¹⁰. »

⁴ *Ibid.*, Lettre IV, p. 1731.

⁵ *Ibid.*, Lettre III, p. 1730.

⁶ *Ibid.*, Lettre IV, p. 1731.

⁷ *Ibid.*, Lettre V, p. 1732.

⁸ *Ibid.*, Lettre VIII, p. 1736.

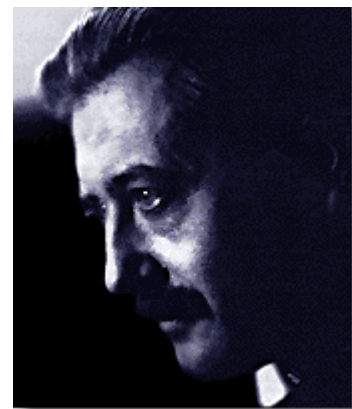
⁹ G. Bernanos, *Les Grands cimetières sous la lune*, préface, in *Essais et récits de combats*, op. cit., p. 354.

¹⁰ H. Urs Von Balthasar, *Le chrétien Bernanos*, Seuil, Paris, 1956, p. 126.

De l'enfance, Bernanos gardera l'essentiel : le souvenir d'un bien précieux qu'il voudra conserver, la simplicité et la foi qui donnent accès au « Royaume de Dieu », à ceux qui ressemblent à ces enfants accueillis par le Christ en dépit des protestations de ses plus fervents disciples. La « sainteté enfantine », si bien décrite par Yves Bridel dans sa remarquable analyse de *La joie* et *L'imposture*¹¹, deviendra l'un des thèmes chers à Bernanos.

2. Le rêve de l'adolescent et de l'adulte

Étudiant, Bernanos se lance avec fougue dans des combats où il se livre tout entier : les études de droit et de lettres ont sans doute moins d'importance que les échauffourées des « camelots du roi ». Monarchiste et patriote, lecteur et disciple de Barrès et Maurras, il trouve là un espace à sa démesure juvénile, des maîtres qui ont des idées qu'il rêve sans faille, vers lesquelles il est porté comme par instinct avec une certitude qu'il semble incarner :



« Une certitude de chair et de sang, une certitude d'instinct : voilà ce qu'était Bernanos et ce qu'il est toujours. Une certitude vivante.[...] De quelle certitude s'agit-il ? D'une certitude rationnelle, logique, d'une démonstration sans faille ? Bernanos était passé chez Maurras, et, jeune « camelot du roi », de la prison où son action politique l'avait conduit, c'était d'une telle certitude rationnelle qu'il se réclamait. Déjà en ce temps-là, pourtant, une autre certitude l'habitait, celle de la vie¹²... »

Survient la guerre : réformé, il force les portes et se fait engager ; il partagera les misères du front et aura ainsi acquis la vertigineuse maturité des écrivains d'après-guerre, dont l'écho pessimiste parviendra à toute une génération, jusqu'à l'ancrer dans cette pensée que l'homme civilisé est aussi un barbare. Au front, Bernanos méditera sur ces abîmes ténébreux du cœur humain qui lui font éprouver un redoutable vertige :

« Fasse le ciel qu'elle [sa petite fille, tout juste née] ne tienne pas de moi par le mauvais côté, ce coin noir où je me retire, aux heures mauvaises, pour ruminer contre le genre humain ! Il y a là-dedans une foule de pensées rampantes, que je n'ai pas le courage d'écraser, et qui remuent toujours. »

Il n'oubliera pas non plus Péguy, fauché par une balle en 1914 à Villeroy : s'il est misérable, au sens pascalien du terme, l'homme a encore des raisons d'espérer :

Il dormira, son corps ainsi se reposera.
Parmi les siens, (attendant les siens).
Attendant la résurrection des corps.
Jusqu'à la résurrection des corps ainsi son corps se reposera¹³.

¹¹ Yves Bridel, *L'esprit d'enfance dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, thèse de doctorat, Lausanne, publiée en 1966 chez Minard, Paris. Cf. le chapitre III, pp. 73-106.

¹² Jean de Fabrègues, *Bernanos tel qu'il était*, Mame, Paris, 1963, p. 16.

¹³ Charles Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, Gallimard, Paris, 1929, p. 38.

Cette ambivalence nourrira bientôt toute l'œuvre de Bernanos, dont la trame — éminemment chrétienne — met en opposition le mal et l'espérance, car « il y a le couronnement d'épines mais il y a le couronnement de l'espérance » écrivait Péguy¹⁴.

C'est aussi pendant la guerre qu'il découvre, dans les tranchées, les œuvres de Léon Bloy (*La femme pauvre* lui laisse une impression durable), et surtout *l'Imitation de Jésus-Christ*, que sa jeune fiancée lui a envoyé sur sa demande ; il rencontre également pendant cette période le bénédictin dom Besse, qui deviendra pour lui un nouveau père Lagrange, mieux qu'un directeur, un confident (jusqu'à sa disparition en 1920) : « Enfin, j'ai trouvé un maître et un commandement... Le terrible moine m'est rentré rudement dans le cœur, par effraction », écrit-il alors à Jeanne (1917). C'est dom Besse qui lui présentera le personnage-clé de sa carrière littéraire, Robert Vallery-Radot, déjà attiré par la vie monastique qu'il embrassera après la mort de sa femme, et surtout homme de lettres aux qualités reconnues ; il se montrera enfin l'ami fidèle jusqu'au dernier jour.

3. Une période de transition, l'écriture « en filigrane »

Bernanos doit faire vivre sa famille. Il a eu l'audace — un « acte de confiance et d'espérance indéniable » souligne Michel Estève¹⁵ — de se marier pendant la guerre, en 1917. Que sa fiancée, Jeanne Talbert D'arc, fût une descendante directe d'un frère de Jeanne d'Arc, a sans doute ajouté à l'amour du jeune homme la détermination (et comme un signe venu d'en haut) à combattre « le bon combat ». Bernanos retrouve là sa vocation profonde : se faire le héraut des valeurs morales et religieuses, de la patrie si chère à Jeanne, toutes deux chantées par Péguy. A la question : « Quel écrivain préférez-vous ? », Bernanos répondra un jour : « Jeanne d'Arc, écoutée par Péguy¹⁶. » Mais le journalisme ne nourrit ni la famille, ni l'âme de Bernanos.



Il s'engage alors, recommandé par son beau-père, dans le métier d'inspecteur d'assurances. La situation ne manque pas d'être paradoxale pour un homme qui s'élançait dans une vie de foi où la seule assurance repose sur un bien à venir. Mais Bernanos sait mettre à profit ce réel qui nourrit son rêve ; il continue d'écrire, sur les petites tables des cafés, où il se trouve au hasard de ses tournées d'assureur, au milieu des gens qu'il tient à voir de près, comme de vivants modèles pour ses romans :

« J'écris sur les tables de cafés parce que je ne saurais me passer longtemps du visage et de la voix humaine dont je crois avoir essayé de parler noblement [...] pour ne pas être dupe de créatures imaginaires, pour retrouver d'un regard jeté sur l'inconnu qui passe, la juste mesure de la joie ou de la douleur¹⁷. »

Il écrit, lentement, pendant près de six ans (1919-1925), *Sous le soleil de Satan*, dont il distille une à une les pages à son ami-lecteur, Robert Vallery-Radot. Ce premier roman de Bernanos sera d'ailleurs dédié à ce lecteur « idéal » : « A Robert Vallery-Radot, qui lut le premier ce livre et l'aima ».

¹⁴ *Ibid.* p. 120

¹⁵ Michel Estève, *Biographie* de Bernanos, in G. Bernanos, *Œuvres romanesques*, Bibliothèque de la pléiade, Gallimard, Paris, 1961, p. XLIX.

¹⁶ Cette phrase, prononcée en 1921, est citée par M. Estève, *Bernanos*, Gallimard, Paris, 1965, p. 18.

¹⁷ G. Bernanos, *Les Grands cimetières sous la lune*, préface, in *Essais et récits de combats*, op. cit., p. 354.

C'est également avec l'appui de Henri Massis et Jacques Maritain qu'il sera publié aux éditions Plon, dans la collection encore récente « Le Roseau d'or » (mars 1926). Bernanos obtient un certain succès ; il a trente-huit ans, il s'estime heureux d'avoir dû attendre de parvenir à cette maturité :

« Non, je ne suis pas écrivain. Si je l'étais, je n'aurais pas attendu la quarantaine pour publier mon premier livre, car enfin vous penserez peut-être avec moi qu'à vingt ans j'aurais pu comme un autre, écrire les romans de M. Pierre Frondaie¹⁸. »



Bernanos réalise alors pleinement sa vocation d'écrivain, il abandonne les assurances et choisit de vivre de sa plume. Il ne cessera plus d'écrire et de voyager — parfois d'errer — par le vaste monde : le midi de la France, les Baléares, le Brésil, puis de nouveau dans plusieurs régions françaises et enfin la Tunisie. Mais l'histoire le rattrapera et sa vocation épousera une autre réalité que le roman pour communiquer le feu qui l'anime, son indignation devant le mal subi, sa honte devant le mal commis.

Car bien au-delà du métier littéraire, Bernanos veut aussi assumer sa vocation de chrétien, et transmettre au moins une certaine vision du monde, de l'Histoire qu'il refuse d'ériger en idole. Après onze années consacrées à la fiction romanesque, Bernanos consacra ses onze dernières années à rédiger des essais, écrits sur le vif de l'actualité de la guerre d'Espagne ou de la Seconde Guerre mondiale, presque un journal.

Avec une étonnante clairvoyance, qui n'a rien perdu de son actualité, il stigmatise les sauvageries du siècle et déplore le manque de conscience d'une génération qui s'enfoncé dans le chaos :

« Charmants petits mufles de la nouvelle génération réaliste, ces propos ne vous sont point destinés. Le mot de paganisme n'évoque en vous que des souvenirs scolaires. Vous vous fichez parfaitement de la Chrétienté, elle n'en veille pas moins sur vous, sur vos chétifs destins. Elle a formé votre jugement. C'est bien pourquoi vous recréez M. Hitler à votre ressemblance, vous en faites l'homme à poigne dont rêvaient innocemment vos pères. [...] Vous ne reconnaissez pas certaines voix, elles sont pourtant les voix de la terre, des dieux de la terre, que le christianisme n'a étouffées qu'un moment — vingt siècles à peine, une misère. Les voix de la terre proclament leurs Béatitudes [...] : Malheur aux faibles ! Malédiction sur les infirmes ! Les forts posséderont la terre ! Ceux qui pleurent sont des lâches et ne seront jamais consolés. Qui n'a faim et soif que de justice pêche la lune et pâture le vent¹⁹. »

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, pp. 567-568.

Bernanos affrontera la mort en face, comme il l'avait désiré, une agonie qui prépare à la sainteté ultime poursuivie sans relâche de son vivant. Il meurt en paix après avoir redouté, au point d'éprouver régulièrement de cruelles angoisses, ce face à face avec la mort déjà souvent vécu par le biais de ses personnages, et dont une « nouvelle Mouchette » fut la dernière victime. Le mal est fait, irrémédiable en ce monde, mais Bernanos a conservé intacte l'espérance, la deuxième vertu théologique chantée par Péguy, l'espérance d'avoir part au monde à venir :

« Nous avons déjà trop à faire d'arracher chaque heure du jour, une par une, à grand-peine, chaque heure de l'interminable jour, jusqu'à l'heure attendue, l'heure unique où Dieu daignera souffler sur sa créature exténuée, ô Mort si fraîche, ô seul Matin²⁰ ! »



© Frédéric Baudin

Photos : © Jean-Loup Bernanos

²⁰ G. Bernanos, *Jeanne, relapse et sainte*, in *Essais et récits de combats*, op. cit., p. 42.